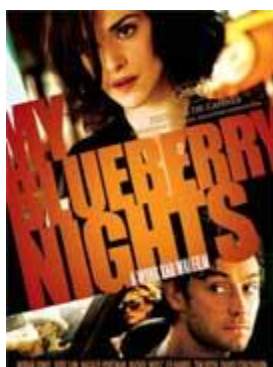


Des films

Gilles Fumey

4 décembre 2007

My Blueberry Nights (Wong Kar-wai)



Présentée en ouverture à Cannes, cette histoire d'amour prend la forme d'un tour - un dé-tour ? - de l'Amérique en 300 jours. Une histoire qui, de l'aveu de Wong Kar-wai, aurait pu tout aussi bien se passer ailleurs, " à Hong Kong, à Paris ou à Istanbul ". Voire. Car le réalisateur avoue avoir craqué pour l'actrice Norah Jones (Elizabeth) qu'il a suivie jusqu'aux Etats-Unis pour pouvoir tourner avec elle... Wong Kar-wai ira même plus loin : raconter l'Amérique par ses mythes comme il l'avoue avec " les pièces de Tennessee Williams, la musique d'Otis Redding pour la partie Memphis, les peintures d'Edward Hopper pour le café new yorkais et, pour le personnage de Natalie Portman, ceux de *Gena Rowlands* dans les premiers Cassavetes ". Et l'hommage au cinéma de genre et aux artistes qu'admire le cinéaste hongkongais émeut par la délicatesse avec laquelle il y a parvient. A quitter son pays, tourner de New York à Las Vegas, en passant par le Tennessee et le Montana, il aurait pu s'enliser dans un *road movie* qu'il s'est bien gardé de réaliser.

Pourtant, ce cinéaste du temps devient ici un cinéaste de l'espace. Il explore la distance, l'éloignement comme il l'avait commencé avec *2046*. Le voyage devient le lieu où il mesure ses sentiments. De quête d'émotions en rencontres qui révèlent l'épaisseur des personnages créés par Lawrence Block, scénariste issu du roman policier, le voyage est juste une histoire d'amour pour un baiser volé. Il faudra en attendre l'accomplissement avec Jeremy (Jude Law) après une très évocatrice scène avec la tarte aux myrtilles, à la fin du film.

Cette question de distance, Wong Kar-wai en connaît les modalités : " La distance physique entre deux personnes peut être courte, mais la distance émotionnelle peut se mesurer en kilomètres ". Cette distance, Wong Kar-wai aime l'introduire avec le comptoir dans un bar derrière lequel Jude Law se voit attribuer le rôle de " l'arbre à qui on va confier ses secrets ". Mais pourquoi ici céder aux grands espaces américains ? On notera que Wong Kar-wai, Hongkongais à l'étroit sur son île, avait déjà choisi la pampa argentine pour *Happy Together*. Mais c'est encore moins dans la distance géographique qu'il traite la question qu'avec la nourriture donnant peut-être la métaphore d'une défaite amoureuse difficile à digérer. Ce ne sont plus les

nouilles de Maggie Cheung d'*In the Mood for Love*, mais une côte de porc et une tarte aux fruits rouges encapuchonnée de crème blanche, cette mousse sensuelle qui colle aux lèvres dans le baiser volé. Wong Kar-wai ajoute : " la glace qui coule signifie que la distance qui les sépare est entrain de fondre. "

L'écriture du film est une autre exploration de la distance. En ralentis ou en accélérés, de gros plans ou décadrages, la caméra explore les images en brouillant les vitesses, dont celle du train plongeant en leitmotiv dans la nuit. La photographie de Darius Khondji use de la double face du sombre et du brillant, le flou de la vitre qui nous isole de Jeremy, la caméra de surveillance du bar, tout donne la mélancolie nécessaire à ce flirt poignant.

Wong Kar-wai est un cinéaste de la solitude et de l'échec. Rachel Weisz et Natalie Portman portent les images d'une difficulté de vivre et ce ne sont pas les colères de la première ni les fantasmes de la seconde qui nous les rendent sympathiques. Pourtant, en pointant un happy end en fin de voyage, il ouvre peut-être une nouvelle page de son œuvre.

Compte-rendu : Gilles Fumey

© Les Cafés Géographiques - cafe-geo.net